



Glaciers

Banquises

Toundra

Novlande

Estern

Désert

Beautieu-la-Mine

LA BORNE SUR LESSE

Les Vieux-Monts

Les Presmonts

Les Hautes Monts

GIR

Les Adrets

MIRON

GRE

Plaine du Crack

Les Montagnes du Pyr

La Mortemer

Les zandales





*« Pourvu que vous-mêmes n'abdiquiez pas votre liberté ; pourvu que vous-mêmes ne vous laissiez pas asservir par les autres ; et pourvu qu'aux passions violentes et antisociales de tel individu vous opposiez vos passions sociales, tout aussi vigoureuses. Alors vous n'aurez rien à craindre de la liberté. »*

**Pierre Kropotkine (1842 – 1921)**

## Chapitre un : Le code

— Non Hildegarde ! Je t'assure que ce n'est pas une bonne idée. Nous devrions passer à l'offensive le plus vite possible.

Hermann, faisait les quatre cents pas dans la pièce et ne montrait aucune envie de s'asseoir autour de la table avec les autres membres de la Fondation. Il ne pouvait masquer son exaspération quant à leur attitude un peu trop tranquille à son goût, voire trop confiante.

— Je les ai vus ! J'ai vu leurs équipements ! S'ils parviennent jusqu'à nous, il nous sera impossible de les contenir, continua-t-il. Il faut les frapper d'abord, les surprendre, les harceler avant qu'ils n'arrivent à nos portes !

— J'ai pleinement confiance en Aurel, répliqua Hildegarde avec cette assurance singulière et un tantinet énigmatique qui la caractérisait depuis toujours. Avec Norbert, ils mettront un terme à cette menace bien avant cela. Je le sais c'est tout ! Ne me demandez pas d'explications et faites-moi confiance. Norbert est déjà sur place. Il connaît son affaire, il veillera sur Aurel et l'aidera autant qu'il le peut !

— Mais pourquoi lui avoir envoyé Norbert ?

— Ils se sont déjà croisés, le courant est bien passé, affirma Hildegarde toujours sûre d'elle. Ça ne pose donc aucun problème pour cette mission, d'autant qu'avant toute autre considération, nous avons choisi Norbert pour ses compétences.

— Mais quel est le souci à propos de Norbert ? interrogea Julia, l'une des filles Turpin.

— Norbert ne sait pas qui est son père. Personne ne lui a jamais dit ; pas même Marie, sa mère.

— Il n'est pas le seul, à qui on a caché la chose ! s'exclama Hermann. J'ai vu à quel point Aurel était chamboulé et fragilisé quand il a appris que sa fille était retenue là-bas ! Si en plus il découvre qu'il a un fils ! Comment, sur le coup de telles émotions, pourrait-il garder la tête froide ?

— La Fondation a ainsi respecté la résolution d'Aurel concernant son propre bannissement. Une telle révélation aurait été contraire à ce principe. À l'époque, Roland, ton père, et Dame Jacqueline avaient décidé au nom de la Fondation de préserver ce secret, ceci en accord avec Marie-Madeleine. Si Aurel le découvre aujourd'hui, ce ne serait donc que par la conjoncture. Je ne me fais aucun souci à ce propos.

Hildegarde se leva de son siège. Elle lui sourit comme pour l'inviter à plus de sérénité. Son visage rayonnait, mais cela ne suffit pas à apaiser l'inquiétude d'Hermann.

— Nous dirigeons ensemble la Fondation depuis seulement trois ans ! reprit-il. Aujourd'hui, nous avons perdu Prince William et Dieu seul sait ce qui est arrivé à Beaune. À Novlande, depuis le départ précipité de l'armée régulière fidèle à notre cause, nos partisans s'organisent seuls et se mettent danger sans qu'on puisse agir. Cela fait déjà plusieurs mois que ça dure !

— Nous avons toujours été dans l'ombre et nous nous y tiendrons. Je suis certaine que ton père et Dame Jacqueline seraient d'accord avec moi. Car si nous faisons face aux Grattas, ce serait une guerre que personne ne souhaite et à laquelle nous ne sommes pas préparés. En revanche, si nous sommes attaqués ici, nous pourrions tenir. Cette région est une véritable forteresse naturelle.

— Ils n'oseront pas s'y aventurer, peu importe leurs moyens et leurs techniques.

— Grâce aux dernières consignes de Prince William, Aurel et Norbert vont annihiler tout leur système automatisé et brouiller tous leurs signaux. Dès qu'il sera rejoint par son père, Norbert se rendra

à la source avec pour objectif la destruction de leur système de commande satellite qui pilote, entre autres, tous les équipements modernes et la logistique des Grattas. Une fois aveugles, ils ne seront plus rien, en tout cas plus une menace. Prince William l'avait très vite compris en découvrant leur site au Proche-Orient. C'est là leur talon d'Achille et c'est aussi notre seule chance. Cette mission est fondamentale. C'est aussi une opportunité pour en finir avec ces fameux Bildes et les priver de leur contrôle sur Novlande. Nous n'irons pas nous risquer aujourd'hui sur un front qui finirait tragiquement. C'est de patience qu'il faut nous armer. Aurel avait fait la même analyse et a eu la présence d'esprit de faire évacuer les régions trop accessibles. Et c'est aussi ce que nous ferons. Cela n'a pas dû être facile pour les gens des Vieux-monts de quitter leur maison et leurs souvenirs. Mais tout le monde a suivi sa recommandation parce que, comme moi, ils lui font confiance.

— J'ai aussi une totale confiance en lui, reprit Hermann plus détendu, mais vous avouerez que deux hommes seuls...

— Ils ne sont pas seuls ! l'interrompit Julia, nous savons grâce aux Migrateurs qu'il y a dans ces régions des communautés autonomes comme les nôtres. Norbert avait pour première mission d'établir un contact avec ces populations et de trouver le moyen de nous envoyer un signal. C'est chose faite depuis peu ! Nous sommes en relation avec un terminal là-bas. Et puis il ne faut pas oublier qu'Aurel est accompagné de Firenzo, l'un des chefs des clans Migrateurs.

— Norbert doit actuellement les attendre au port d'Alex, ajouta Hildegarde, nous lui avons transmis cet ordre hier matin avant que tu n'arrives de La Borne-sur-Lesse. Il leur restera encore trois à quatre semaines de route à faire ensemble, peut-être plus. Norbert prépare cette expédition.

— Je suis heureux de l'apprendre, acquiesça Hermann. Mais pour en revenir à La Borne-sur-Lesse ; c'est avec les Vieux-monts la région la plus exposée à l'invasion des Grattas. Yévan m'a confié que la population n'était pas encline à se déplacer aussi facilement.

En plus, c'est là qu'est maintenant basée l'armée rebelle novlandaise. Beaucoup pensent qu'avec leur présence et grâce aux fortifications de la cité, nous serions à même de repousser une éventuelle attaque.

— Mais c'est de la folie, contesta le vieux Luigi. Tu peux me croire mon garçon, j'en sais quelque chose. On ne peut rivaliser avec ces soldats ultra-équipés, même si on leur opposait le triple en hommes, ce serait un massacre. J'ai connu ce Lerousic, je l'ai vu à l'œuvre, c'est un finaud. Et s'il pense que le repli est la seule solution, c'est qu'il n'y en a pas d'autres. Les hommes de monsieur Beaune ne sont pas suffisamment nombreux, ils n'ont plus d'équipement ou si peu. Il faut à tout prix les convaincre de venir nous rejoindre dans la montagne.

— Yévan est aussi mon ami, et je le connais, il ne quittera pas la ville tant qu'il y aura une menace sur ses concitoyens, rajouta Hermann l'air plus sombre. Cette ville a toujours été divisée. Certains se cramponnent encore à ce sel qui, pensent-ils, les a toujours sortis d'affaire. Ceux qui ne veulent pas fuir comptent s'en servir pour négocier. On m'a prié de vous demander des renforts, je ne fais que vous le transmettre.

— Mais les Grattas se foutent bien de leur sel, ces gens sont fous, il n'y a rien à négocier, renchérit Hildegarde. Si tu es venu jusqu'ici pour nous demander de lever une armée d'hommes et de femmes pour secourir cette ville, ne serait-ce pas en réalité plutôt pour protéger leur ressource en sel ? Hermann ?

— Mais j'ai aussi mes amis là-bas, toute ma compagnie, c'est là-bas ma vie...

— Parlons-en justement ! Ton père et Dame Jacqueline nous ont confié à toi et moi la direction de la Fondation et tu as toujours été par monts et vaux et si peu prédisposé à savoir ce qu'il se trame ! Tiens, comme aujourd'hui, tu as l'air d'apprendre que Norbert était en mission ! s'enflamma Hildegarde.

— Sans moi et mes voyages, vous n'auriez jamais retrouvé la trace d'Aurel, répliqua-t-il aussitôt.



— Tout doux les jeunes ! intervint Luigi, on dirait une querelle de vieux couple ! Hermann, tu me surprends. Hildegarde, tu ne peux pas disqualifier le concours d'Hermann, ses voyages nous ont beaucoup apporté.

— Je suis désolée, fit-elle confuse, je m'excuse.

— Je m'excuse aussi, ajouta Hermann tout aussi penaud. Je retournerai à La Borne pour tenter à nouveau de les convaincre. Mais autant vous prévenir maintenant, si j'échoue, je resterai pour me battre avec eux.

— C'est parce que tu es amoureux d'elle. Elle est restée là-bas à attendre ton retour et notre aide, reprit Hildegarde. Pourquoi ne l'as-tu pas amenée ici avec toi ? Tu as peur que je sois jalouse ? Ça fait belle lurette que toi et moi...

— Je t'en prie Hildegarde, la culpa Hermann. C'est de l'histoire ancienne et cela n'a rien à voir avec les événements qui nous préoccupent. Et oui ! Je suis amoureux de Soizie. Et oui ! Je suis très inquiet pour elle ; alors soit ! Je retourne là-bas et je ramène le plus de monde possible. Mais honnêtement, je comprendrais votre optimisme à la seule condition qu'Aurel et Norbert arrivent au plus vite à destination pour accomplir ce qu'ils sont censés faire. Nous n'aurions pas ce problème d'évacuation à régler. Y a-t-il un seul espoir que cela arrive ?

— Ma foi non ! lui répondit Luigi. D'après nos estimations, Aurel retrouvera Norbert dans trois à quatre jours, sinon plus. Là-dessus, il leur restera encore pas loin d'un mois de marche avant d'arriver à destination sans compter qu'une fois là-bas, leur tâche ne se fera pas du jour au lendemain. Or, d'après ce que l'on sait, à Novlande les Grattas sont déjà sur le pied de guerre, l'hiver ne semble pas les retenir. Et c'est l'affaire de deux ou trois semaines avant que l'on apprenne vraiment quelle direction ils comptent prendre. Je pense même qu'on ne le saura que le jour où ils nous tomberont sur le paletot. Vous devriez donc évacuer le plus vite La Borne-sur-Lesse. Hildegarde a raison, vous n'aurez même pas le temps de préparer une défense.

## Chapitre neuf : Le jeune Calife

Le soleil se levait à peine que déjà on s'agitait dans la rue. Aurel fut même réveillé par le bruit d'un cyclomoteur, ce qu'il n'avait plus entendu depuis des lustres. Il s'était même levé à la hâte pour tenter de l'apercevoir depuis le balcon de sa chambre, mais l'engin avait déguerpi.

Pendant un grand nombre de charrettes se croisaient devant l'allée de l'hôtel avant de disparaître chacune à leur tour derrière le rideau de palmiers qui bordait l'esplanade ou après avoir bifurqué dans la contre-avenue en direction du fleuve.

Des ânes, des dromadaires, beaucoup de piétons allaient et venaient. On transportait des victuailles en direction du port, des matériaux de construction pour réparer les habitations et peut-être même les bateaux avaient-ils besoin de rénovation. D'autres charriots, vides ceux-là, se dirigeaient vers les marais où des paysans les attendaient pour charger des légumes et autres fruits de leurs cultures.

— Bonjour Aurel. Ça bouge beaucoup le matin ! lança Norbert depuis sa terrasse.

— Je vois ça ! Bonjour Norbert !

— L'essentiel des activités se déroule à la fraîche, parfois bien avant l'aube. Puis plus rien vers midi et ce jusqu'au milieu de l'après-midi. Et ça reprend en fin de journée.

— Je comprends.

— Avéro est déjà au rez-de-chaussée, il se fait un petit déjeuner. Firenzo se prépare et nous filons à la capitainerie.

Norbert décampa aussitôt qu'il entendit frapper à la porte de sa chambre. Quelques instants plus tard, les deux hommes se mêlaient aux passants en direction du port.

Aurel les suivit des yeux puis se laissa aller dans la contemplation du gigantesque delta de l'Häpy. Une immensité de verdure s'étalait sous ses yeux, à peine éclairée par un soleil encore hésitant. Outre les rangées de cyprès et les haies de bambous bordant et parcellant un nombre incalculable de cultures, rien ne s'élevait au-delà à part quelques échassiers qui, tels des ombres chinoises sur un fond rose indigo prenaient leur envol quand ils ne se disputaient pas une cime. S'adonnaient-ils à un cérémonial matinal ressemblant à s'y méprendre à saute-mouton, ou jouaient-ils simplement ?

À sa gauche, Aurel distinguait nettement de larges fragments d'une mer déjà scintillante dans laquelle le delta s'évanouissait. Le sud, à sa droite, se perdait dans un horizon irrémédiablement plat, dominé par un ruban étrange et nébuleux qui jaunissait au fur et à mesure que la lumière s'accentuait.

En dessous, encore dans la pénombre, il imagina des rizières à perte de vue éparpillées entre les multiples bras du fleuve, desservies par des canaux où se croisaient de petites embarcations remplies de diverses récoltes. Derrières les amas de roseaux, d'osier et de rotin, se nichait peut-être un petit village de pêcheurs avec leurs felouques amarrées sur un ponton en bois bordé de claies en bambou tressé. Cette vue, se dit-il, n'était sûrement pas si différente qu'en ces temps anciens qui, comme il l'avait remarqué en arrivant dans le port, avait laissé de nombreuses empreintes. Le paysage lui sembla éternel, comme si, ici, le cours du temps n'existait pas ou s'était arrêté il y a bien longtemps, qui sait, par l'entremise de divinités capricieuses qui auraient voulu sceller à jamais autant de beauté et de poésie.

Aurel tiqua quand il entendit soudain le cri d'un passant semonçant son âne, car ce dernier refusait d'avancer. Cela lui rappela que le temps passait inéluctablement pendant qu'il rêvassait, et encore un peu, il en oubliait son audience chez le Calife.

Avéro l'attendait sûrement. Il s'empessa alors de le rejoindre après avoir revêtu à la hâte un takakat généreusement disposé à l'intention des convives par des hôtes, remarqua-t-il, qui ne s'étaient toujours pas montrés.

Assis en tailleur sur un tapis et quelques coussins confortables devant un assortiment de nourritures, Avéro ne semblait absolument pas s'impatienter, il paraissait en pleine méditation, les yeux clos, ses mains reposant sur ses cuisses ; il sursauta même quand Aurel le salua.

— Aurel, mon ami ! Figues, galettes de riz, lait de chamelle, miel, thé... cet hôtel est on ne peut mieux nommé. Nous y sommes reçus avec faste.

— Je m'interrogeais à l'instant sur nos hôtes, il n'y a personne d'autre que nous ici !

— On nous a apporté tout cela avant le lever du jour. Notre hôte est le Calife, nous l'en remercierons tout à l'heure.

— Je suis très agréablement surpris de telles attentions ; une belle journée s'annonce et surtout cela m'ouvre l'appétit, fit Aurel en s'asseyant sur un coussin.

Les deux hommes eurent cependant vite fait de goûter à cet excellent petit déjeuner qu'ils trouvaient cependant trop copieux. Après avoir tous deux rangé les plats dans un espace cuisine attenant au salon, Avéro, tout en arborant un large sourire un tantinet moqueur, ajusta la tenue qu'Aurel avait maladroitement enfilée, puis, fin prêts, ils quittèrent la résidence.

Ce qui se nommait le palais n'en avait pas vraiment l'air ; le bâtiment, comparable à un hôtel quelconque, semblait plutôt modeste, mais l'intérieur apparut plus spacieux, plus somptueux, sans toutefois trop d'artifices ou décorations ostentatoires tributaires du prestige dû au rang du maître des lieux. Pas non plus de gardes armés à l'entrée, mais un homme qui les accueillit avec déférence.

— Bonjour ! Vous venez pour une audience ? C'est la première fois que vous venez ?

— Oui !

— Par ici, je vous prie ! les invita-t-il en leur indiquant une pièce contiguë à quelques pas du hall d'accueil.

La salle d'attente accueillait les visiteurs du jour : quelques individus encore en tenue de voyageurs, peut-être des négociants venus de loin pour une tractation ou un transport, des femmes, certaines accompagnées de leurs enfants, deux couples âgés patients et silencieux, deux jeunes tourtereaux émerveillés qui n'arrêtaient pas de se sourire comme si on venait de leur annoncer une agréable nouvelle.

Pas moins d'une dizaine de personnes attendaient calmement, s'échangeant des regards bienséants. Personne ne parlait à voix haute si bien qu'on entendait clairement, par une fenêtre laissée ouverte, tous les bruits de la rue tout comme le cri des martinets quand ils frôlaient l'immeuble à grande vitesse. Avéro saluait chaque fois les personnes qui croisaient son regard en leur offrant son plus beau sourire. Aurel en fit de même veillant surtout à ne pas trop détonner avec son collègue sans pour autant l'imiter complètement.

Une gamine d'à peine trois ans, envoûtée par le charme d'Avéro, lui répondait par des mimiques amusées quand elle ne dissimulait pas son visage dans les plis de l'abaya de sa maman comme pour l'inviter à jouer avec lui, ce dont il ne se priva pas puisqu'il déclenchait chez la petite des petits éclats de rire qu'elle enfouissait aussitôt dans le drapé de sa mère.

Chaque entrevue ne durait pas plus d'une quinzaine de minutes et, comme dans un cabinet médical d'autrefois où le médecin raccompagnait ses patients, le Calife saluait ses invités en leur tenant la porte avant d'appeler les suivants. Absorbé par ses pensées et un bon nombre de questions concernant notamment la production d'énergie dans cette région, le réseau de communication, le type de carburant pour propulser une motocyclette comme celle qu'il avait entendue plus tôt, la densité de la population, sa gestion, Aurel ne vit pas le temps passer.

À chaque sortie de consultation et durant quelques secondes, il entrevoyait le Calife, ce qui lui permettait d'établir sommairement un portrait esquissant la personnalité de ce jeune homme d'emblée profondément avenant.

Celui-ci, selon Avéro, avoisinait les vingt-cinq ans. Sa prestance présentait de nombreux signes d'une personne généreuse et respectable. Sa réputation d'homme proche de son peuple se confirmait ici rien qu'aux sourires qu'arboraient toutes les personnes qui sortaient de leur audience avec le jeune souverain. On y venait pour quelques doléances ou pour le règlement de certains litiges. L'atmosphère détendue dans la salle d'attente témoignait aussi de la confiance et de l'attachement qu'avaient ces gens à son endroit.

Quand vint enfin le tour d'Aurel et d'Avéro, et en apprenant l'identité et le statut de ces deux notables venus de très loin, le Calife se montra confus de les avoir laissés patienter près de deux heures. Conscient qu'une telle audience pourrait prendre plus de temps et pour ne pas déconsidérer les autres personnes encore dans la salle d'attente, le jeune homme écourta aussitôt l'entrevue et les convia plutôt à revenir après le repas de midi pour reprendre leur conversation, importante selon lui, car s'agissant d'une affaire d'État et de relations internationales.

Aurel et Avéro furent donc invités à visiter le palace, guidés par un majordome qui leur fit découvrir une collection d'objets chers à la famille royale ainsi que quelques œuvres d'art. Ils furent ensuite invités à une collation où ils purent déguster entre autres produits de la gastronomie locale quelques spiritueux élaborés à Alex. Deux heures plus tard, qui n'en parurent finalement qu'une seule, le jeune Calife les retrouva dans une salle un peu plus vaste que le premier bureau qui les avait reçus dans la matinée.

Aurel fut somme toute très étonné de cet accueil particulièrement dévolu aux chefs d'État dont seul son ami Avéro avait le titre. Il se sentait gêné, se voyant presque en imposteur, mais la sympathie ambiante qui surclassait l'inévitable côté protocolaire de leur réception, le rassura en définitive sur la sincérité de leur hôte.